

Lurelu

La seule revue québécoise exclusivement consacrée à la littérature pour la jeunesse

L'illustration

Carole Plasse

Volume 17, numéro 2, automne 1994

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/12533ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association Lurelu

ISSN

0705-6567 (imprimé)

1923-2330 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Plasse, C. (1994). L'illustration. *Lurelu*, 17, (2), 40–41.

La présente chronique vous propose une étude où l'attention à l'image se double d'un sens aigu de la psychologie. Le choix de Carole Plasse s'est porté sur une œuvre de **Pierre Pratt** dans *Le rêve de Maggie* (éditions Ovale, 1989). Une illustration qui sort de l'ordinaire et des mots pour la décrire qui augmenteront notre sensibilité autant que notre connaissance. Bonne lecture !

Francine Sarrasin

La relation mère et fille

Dans ce dessin de Pierre Pratt, il y a, en étroite relation, deux pôles d'attraction : une très grande personne est penchée sur un lit d'enfant. Facilement décodable sur le plan iconographique, ce thème met en scène une mère et son enfant. Thème universel s'il en est qui oppose ici la taille exagérée de la mère et la petitesse de l'enfant, la luminosité accordée à la mère et la zone plutôt sombre entourant la fillette et surtout la position des deux personnages, la première à l'endroit et en haut, et la seconde inversée et en bas.

L'accent est mis sur le rapport entre ces deux personnages : un chemin continu se lie en effet de la mère à la fille par le jeu du bras maternel qui rejoint, dans l'image, le motif enfant. Le désordre visible dans l'attitude de l'enfant sortie des draps et penchée vers le bas ferait référence à la peur (au cauchemar de l'histoire) alors que la mère occupant à elle seule la moitié supérieure de l'image tient le rôle bien naturel de protection et de soutien. Sa présence recouvre le lit de l'enfant, lieu du cauchemar, et annule en quelque sorte l'effet dramatique de celui-ci. La présence de la mère est réconfort, puissance et attention.

Pierre Pratt traite ce thème de façon stylisée. La proportion des membres n'est pas juste et on ne peut distinguer les doigts. Les yeux, bien que placés en vis-à-vis entre la mère et la fille, sont très minimalement tracés. La complicité entre ces deux regards se traduirait davantage par l'attitude globale des protagonistes. Il y a aussi parenté de pigmentation carnée (bras, têtes, cous et même pyjama et mains), ce qui alimente le rapport de continuité entre la mère et la fille.

À la manière du geste enveloppant de cette mère, l'illustration canalise notre attention sur un moment de la nuit de l'enfant. On nous montre de près quelques pièces du mobilier de la chambre à coucher : un lit (occupant la bonne moitié de l'image), une lampe de chevet sur une table et une montre. Cette dernière n'a rien d'anodin. Elle

«Maggie! Maggie! Réveille-toi! Tu fais un cauchemar.



– Oh! Maman! Je glissais dans le noir et j'avais très peur, j'étais toute seule...

– Calme-toi, ma chérie. Je suis là. Il ne faut plus avoir peur. Je ne te laisserai jamais seule. Fais dodo maintenant.»

propose au contraire un rapport très privilégié au temps. Temps de l'enfance et temps de l'adulte, de la noirceur et de la lumière, temps de la peur et de la confiance.

Le temps

Le geste de la mère allumant la lampe semble synchronisé avec son geste de toucher Maggie. On remarque en effet qu'elle a toujours la main à la cordelette pendant que, de l'autre main, elle touche l'enfant. La lumière ainsi produite éclaire en même temps le geste de la mère et l'enfant. Ce moment se trouve renforcé par la montre. C'est comme si l'illustrateur avait croqué, pour nous, l'instant le plus précieux de l'histoire.

Il est intéressant de noter que le jet lumineux jaillit au bord supérieur de la lampe et pourrait même, à la limite, nous rappeler un soleil sur le fond bleu de la nuit. Paradoxalement, les tons choisis comme source de réconfort sont des tons plutôt froids (jaune sur le bleu et vert) alors que l'enfant et le lieu

de son cauchemar font effet de chaleur (rouge et beige rosé). Cette contradiction atténuerait l'effet dramatique du mauvais rêve en ramenant toute l'importance sur le véritable sujet de l'image : la relation mère et fille.

Les lignes de construction de l'illustration entretiennent encore cette relation. Un angle ouvert du côté gauche propose la tête de la mère et celle de l'enfant comme points extrêmes. Entre les deux, le geste d'allumer fait écho à celui de toucher l'enfant.

Il y a au moins deux pentes significatives dans ce dessin. L'oblique descendante du lit de gauche à droite est, sur le plan de la perception physiologique, une pente facile. N'est-il pas normal que dans un lit on se repose ? L'autre pente, allant de droite à gauche (main maternelle, Maggie, poupée), crée cette fois un effet de bousculade : l'enfant semble tomber du lit. Si ces éléments de cette deuxième pente étaient lus de gauche à droite, on aurait envie de faire une ascension facile vers la mère, mais

l'enfant a la tête en bas! Ces deux pentes créent une instabilité dans l'image qui est atténuée par la présence de la mère (ses deux mains sont orientées dans les directions des deux pentes). La mère est ici agent réconciliateur. Elle se pose en intermédiaire entre le cauchemar et l'apaisement.

L'histoire

Il faut voir en effet le *moment* très court qu'a choisi Pratt :

- celui d'allumer la lampe (on ne garde pas la main à la ficelle bien longtemps après que la lumière se soit allumée);

- celui de la montre-bracelet posée en arrêt sur la table;


- celui où l'enfant n'est pas encore remis de son rêve;

- celui des poissons de la literie s'agitant dans tous les sens de l'histoire en pointant soit l'enfant, soit la mère...

Il faut aussi lire les mots de l'histoire. Tout d'abord, le dialogue est géographiquement rapproché des personnages. En haut de la page, on retrouve la mère et son texte. En bas, Maggie et sa réplique. Les lignes virtuelles nous permettent de sortir de l'image. Ainsi, le cou de la mère nous dirige vers sa réplique et la chute de Maggie à gauche nous permet de sortir de l'image pour rejoindre le texte explicatif : l'image est justement ce moment très court entre les deux! Il est à noter que l'écriture de la réplique de Maggie, dans la page, ne dépasse pas le corps de l'enfant, la deuxième ligne recommençant dès cette limite atteinte.

Le texte se termine avec un mot rassurant de la mère. Le contenu de ce texte élargit notre vision de l'image car une explication est donnée sur les actions représentées. C'est un peu comme s'il s'agissait de la finition d'une œuvre d'art, ou de sa charpente.

La chaleur de la mère nous est confirmée par les mots doux tels «ma chérie». Le désir de protection y est dévoilé : «Je suis là, il ne faut plus avoir peur», «Je ne te laisserai jamais seule.»

Le «Fais dodo maintenant» ferme la boucle du fameux moment de contact entre la mère et l'enfant, entre le texte de cette page et les éléments de l'illustration : la première phrase au haut de l'image réveillait Maggie pour la sortir de son cauchemar. Maintenant, elle peut se rendormir. Tout est bien qui finit bien. 

Depuis quatre ans, les Éditions Héritage publie dans cette collection à couvertures noires un titre par mois. Le tirage est de vingt mille exemplaires, avec réimpression à coup sûr de 2 à 3000 exemplaires, trois semaines après la parution. Plus de quarante titres sont déjà parus, le cinquantième paraîtra en janvier ou février 1995. Achetée de l'éditeur new-yorkais Scholastic, cette collection porte ici le nom de «Frissons». Jamais une collection, traduite et adaptée au Québec, n'a créé un tel engouement chez les adolescents et les préadolescents, et en même temps un tel malaise chez les bibliothécaires en milieu scolaire et municipal, de même qu'un tel questionnement chez les parents.

Pourtant, Ginette Guétat de la maison Héritage avoue qu'ils ont hésité avant d'acheter les droits de cette collection. En dépit du succès américain, on se demandait chez Héritage si l'épouvante serait apprécié des jeunes lecteurs québécois puisque ce thème n'existait dans aucun créneau littéraire ici. Cette collection serait-elle aussi populaire que les autres collections traduites par Héritage : «Cœur-à-cœur», «Degrassi», «Entre amis» ou «Baby sitters»? On n'ignorait pas qu'aux États-Unis des associations catholiques s'étaient opposées à cette collection mais qu'elle continuait de paraître, atteignant bientôt cent titres.

C'est un succès monstre : plus d'un million trois cent mille exemplaires vendus. Mine d'or, diront certains; *fast food* littéraire, diront d'autres. Au départ, «Frissons» était réellement destinée au public adolescent (seize ans et plus) mais au fur et à mesure de sa mise sur le marché, c'est un public de plus en plus jeune qui s'en est emparé (autour de dix ans). En Ontario, interdite il y a à peine six mois, la collection est maintenant très demandée pour les classes d'immersion du Toronto métropolitain. Au Québec, les bibliothèques municipales les achètent pour satisfaire leurs usagers mais ne fournissent pas à la demande; c'est dans le milieu scolaire que les écoles de pensée divergent le plus à propos de cette collection.

Portrait d'un frisson

«Frissons» porte bien son nom. Associés à la peur, au suspense, au drame, au cauchemar, dotés de pages couvertures suggestives au titre en relief, ces petits romans de poche de 156 pages ont plusieurs points en commun.

Personnages : Des groupes de jeunes de quinze à dix-sept ans, garçons et filles; des filles souvent héroïnes et victimes. Des parents souvent absents, du moins des adultes au rôle très secondaire, parfois même négatif.

Trame et drame : Petit chassé-croisé amoureux en filigrane autour duquel évolue une situation dramatique (meurtre, disparition, réincarnation, cauchemars).

Sentiments : Vengeance, jalousie, harcèlement, amour, amitié.

Style : Beaucoup de dialogues, pas de description macabre, pas d'enquête policière, une série d'événements; découverte de la solution à la fin seulement.

Formule : En lire un, c'est les lire tous. Les auteurs suivent un modèle, une recette; certains ont plus d'imagination que d'autres, ce qui rend certains titres plus populaires que d'autres. L'image de la collection l'emporte sur celle des auteurs. Ceux-ci ne sont pas identifiés sur la jaquette du livre; ils le sont sur la page de titre ainsi qu'à la dernière page. Les jeunes lecteurs demandent la collection et non pas un auteur en particulier. Celui qui reçoit le plus de courrier chez Héritage est R.L. Stine, parce qu'il a écrit une quinzaine de romans déjà.

Les lectrices et lecteurs

Pourquoi un tel engouement? «Les sujets sont clairs, on sait tout de suite que l'auteur veut effrayer.» C'est le plaisir d'avoir peur, une peur contrôlée sur papier, le plaisir d'alimenter cette peur par un suspense invraisemblable où les acteurs ressemblent aux lecteurs et évoluent dans un décor familial.

Myriam a quinze ans et elle est en quatrième secondaire. Elle lit des romans policiers, des romans d'amour, des romans psychologiques. Elle a aussi lu tous les «Frissons». Si elle ne les trouve pas à la bibliothèque municipale, elle les achète avec ses amies. C'est le suspense qui l'attire, et la petite trame amoureuse est intéressante. «J'aime que la fille soit l'héroïne et qu'il y ait peu d'indices pour résoudre l'énigme.» Les «Frissons» lui font-ils peur? «Pas vraiment, mais, si je suis seule à la maison, j'ai un peu peur. Après la lecture, c'est fini.»

